

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1852 \(1er juin-13 novembre\) : Guizot historien, liberté de ton et d'analyse](#)[Item](#)[Val-Richer, Dimanche 8 août 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Dimanche 8 août 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Amis et relations](#), [Circulation épistolaire](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Histoire \(Angleterre\)](#), [Mort](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Posture politique](#), [Réception \(Guizot\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1852-08-08

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 3292, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 15

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Dimanche 8 Août 1852

Je rentre dans nos habitudes ; je ne numérote plus. C'est un petit travail de chaque

matin.

La translation à Brompton est un triste symptôme. On envoie là les [?] dont on n'espère plus grand chose, et qui ne sont pas assez forts ou assez riches pour être transportés à Pise où à Madère. On dit que l'air y est plus doux, et plus égal que dans Londres. Il y a un bal hôte pour consommation.

Pauvre Fanny ! Je suis toujours plus touché de la mort de ceux qui sont jeunes, et qui n'ont pas connu les douceurs de la vie.

Un de mes amis dont vous connaissez le nom, M. Moulin m'écrit : " Mon avis a toujours été et est qu'il ne faut pas abandonner les fonctions de représentation locale quand elles sont gratuites, électives et qu'on peut les conserver ou les obtenir sans trop d'effort."

J'aurais vivement mécontenté par la conduite contraire mon vieux canton de La Tour d'Auvergne que je retrouve fidèle à toutes mes fortunes aujourd'hui comme après 1848, et qui va probablement me réduire à la presque unanimité. J'ai compris d'abord les instructions de Venise comme moyen de modérer l'ardeur du parti légitimiste à se porter vers les fonctions publiques dont il a été si longtemps privé, mais je ne m'explique pas l'insistance avec laquelle, on vient de les reproduire à la veille des élections des conseils généraux. En Auvergne, elles n'ont reçu, elles ne reçoivent aucune exécution ; pas un légitimiste ne s'est retiré ; tous les légitimistes de nos conseils électifs vont y rentrer. Comme nous ne sommes pas un pays de grande propriété, le parti ne peut avoir influencé que par le patronage des intérêts locaux ; il perd toute autorité, toute importance s'il se retire sous sa tente, et sa retraite inspire plus de sarcasmes que de regrets.

Je suis bien aise que Cromwell vous amuse. Je vous en envoie sous bande un exemplaire. Cela a été inséré dans la Revue contemporaine, et ne se vend point séparément. On m'écrit que cela fait quelque bruit à Paris, et j'en juge par la fureur avec laquelle Emile Girardin l'attaque dans la Presse. Les amis du Président, ont tort de s'en fâcher. Cela n'a été écrit, ni pour lui, ni contre lui. J'ai pensé à son oncle en l'écrivant, à lui pas du tout. Il est vrai que l'allusion subsiste à la seconde génération, et que la conclusion est que Cromwell fit bien de ne pas se faire Roi. Si j'étais l'un des conseillers du Président, je lui conseillerais de faire comme Cromwell, qui mourut dans son lit, à Whitehall tranquille, et puissant. Mon conseil déplairait probablement, ce qui n'empêcherait pas qu'il ne fût bon.

Adieu. Je passe mon temps à me promener et à causer avec mes Anglais qui ont l'air de se plaire ici. Ils me quittent, le 15, et je pars le même jour pour aller près de Caen marier M. de Blagny. Je rentrerai chez moi le 13 pour n'en plus bouger. Adieu, adieu.

J'espère que la lettre de ce matin me dira que vous avez marché.

11 heures

Malgré votre lettre, j'adresse encore à Dieppe, Pour vous, je crois que vous serez mieux à Paris d'autant que les chaleurs de l'été me semblent passées. Adieu, Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Dimanche 8 août 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1852-08-08.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 8 août 1852

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationDieppe

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 09/09/2022 Dernière modification le 18/01/2024

autres d'après. Et puis &
puis, toute la conversation
cessera. J'espère de
partir lorsqu'il arrivera.
La conversation avec lui
m'aurait intéressé.
J'ai vu beaucoup de
mond' aujourd'hui &
j'en suis fatigué.

Voilà dans Thérèse et
tout le reste c'est repelli.
Perrigny m'en a parlé
par dit. Si j'y le reviens
j'y lui en parlerai encore.
adieu, adieu.

Val Héliou dimanche 31 août 1852

Je doute dans nos habitudes,
je ne m'occupe plus d'est un petit travail
de chaque matin.

La translation à Armentières est un triste
symptôme. On envisage là les malades
dans un hôpital plus grand'chose, et qui
ne sont pas avec force ou avec richesse
pour être transportés à Lille ou à Douai.
On dit que l'air y est plus doux et plus
sain que dans d'autres. Il y a un bel
hôpital pour les consumptions pauvres d'Armentières.
Je suis toujours plus touché de la mort
de ceux qui sont jeunes et qui n'ont per-
sonne les douceurs de la vie.

Un de mes amis, dont vous connaissez
le nom, M. Moutin m'écrit: "Mon ami a
toujours été et est quit ne faut pas
abandonner les fonctions de représentation
locale quand elle sont gratuites, stériles
et qu'on peut les conserver ou les obtenir
sans trop d'efforts. Il m'écrit vivement
indiqué par la conduite d'autrefois sur
l'œuvre d'union de la Société d'Armentières que"

je restai fidèle à toute ma faction
quoiqu'il en soit comme après 1848, et qui en porta
blément me retire à la presque unanimité.
J'ai compris d'abord la instruction de Venise
comme moyen de rendre l'ordonne du parti
légitimiste à la partie avec les fonctions publiques.
Mais il a été si long temps prouvé; mais je ne
s'explique par l'insistance avec laquelle on
veut de le reproduire à la veille des élections
des conseils généraux. En Auvergne, elle, dont
sans elle, ne regardent aucune exclusion;
par un légitimiste ne s'est retiré; dans le
légitimisme de nos conseils. Et c'est tout y
rentre. Comme nous ne sommes pas un pays
de grande propriété, le parti ne peut avoir
l'influence que par le patronage de intérêts
locaux; il prend toute autorité, toute l'importance
de se retirer sous la tente, et de restreindre
l'inspire plus de sarcasmes que de regrets.

Je suis bien sûr que Boniswell sera
amuse. Je vous en envoie deux exemplaires en
exemplaire, cela a été inséré dans la
Revue contemporaine et ne se vend point
séparément. On m'écrivit que cela fait quelque
bruit à Paris, et j'en juge par la foule
avec laquelle on le regardait l'époque

dans la Presse. Le, mais du Président ont tout
de son faction. Cela n'a été écrit ni par lui
ni contre lui. J'ai prouvé à son oncle en
l'écrivant, à lui par du tout. Il est vrai
que l'allusion subsiste à la seconde édition,
bien et que la conclusion est que Boniswell
fit bien de ne pas le faire. Mais, si j'étais
l'un des conseillers du Président, je lui
conseillerais de faire comme Boniswell qui
mourut dans son lit à Whitehall tranquille
et paisant. Mon conseil déplairait proba-
blement, ce qui n'empêcherait pas qu'il ne
fût bon.

Ah! Je pense mon ton, à me promener
et à causer avec mes Anglais qui me l'ont
de se plaindre. Je me quittent le 11, et je
pars le même jour pour aller près de l'Académie
marie de Blagny. Je retournerai chez moi
le 13 pour n'en plus bouger. Adieu, adieu.
J'espère que la lettre de ce matin me dira
que vous avez reçu.

11 heures.

Malgré votre lettre, j'adonne encore à Philippe.
Pour vous, je crois que vous serez mieux à
Paris. D'autant que les chateaux de fête me
semblent prouvé. Adieu, adieu.